Ce mémoire s'achève enfin. Il m'a permis de « mettre à plat » mes travaux, mes idées, mes recherches, qui ont eu court dans mon parcours universitaire de l'année de DEUG à la maîtrise actuelle, et d'articuler ces manifestations foisonnantes de vitalité et de créativité avec d'autres pensées et penseurs, avec d'autre œuvres et d'autres artistes. Mon travail présenté ici sur ces pages prend une tournure plutôt nouvelle à mes yeux, à vrai dire je dirais, « conceptuel ». Envisagé sous la forme d'une vaste réflexion et matérialisé par un propos écrit, mes travaux, parce qu'occultés généralement par des préoccupations matérielles et techniques, mais aussi dans mon rapport à celles-ci, s'offrent à moi de manière exclusivement théorique. Les faits, les idées, les recherches, etc. offrent un jour nouveau, donnent un nouvel éclairage à mon travail. Ce mémoire ainsi légitime mes choix et informe plus en profondeur mes orientations, mes œuvres, mais sans pour autant que celui-ci devienne une simple illustration d'un concept théorique. La crainte que j'ai eu à entamer ce mémoire était justement de donner à voir au spectateur une simple illustration de mes œuvres, qui perdraient en conséquence toute capacité de résistance.

Pour simplifier au maximum mon travail artistique, celui-ci joue sur deux moments : d'une part, la critique de la fixité qui est la mort, d'autre part, la défense, l'encouragement et la revendication du projet créatif qui est la vie.

L'homme à toujours été au cœur de mes préoccupations. Mais cet homme dès sa naissance se heurte à des préoccupations angoissantes concernant sa propre mort. Il n'a pas manqué d'être frappé par sa brutalité et son inéluctabilité. Les civilisations sont mortelles. Le malaise, l'angoisse, un sentiment de peur règne en maître sur le monde. L'homme a peur du futur, de son futur, de la destruction irréversible de l'espèce humaine, de l'imminente fin de toute chose. La question qui a gouverné mon travail durant mon cursus universitaire est de savoir comment vivre avec la mort malgré elle, ou comment lui échapper ?

Devant une telle angoisse eschatologique, la religion se pose comme un remède, une consolation. C'est juste si elle ne donne pas un mode d'emploi pour tâcher de conduire l'existence du pêcheur (la bonne parole) et dans le même temps conjurer la mort. Les hommes s'y engouffrent mais les religions passent, trépassent, se modifient et jamais elles n'offrent de solution pour recouvrir l'impensable. C'est là que surgit la contradiction, que se dévoile le paradoxe des religions, leurs limites et leurs impuissances. Pour conjurer l'angoisse de mourir, la religion propose de trépasser tout de suite, ici et maintenant, pour se « sauver ».

Face à l'impuissance des religions, l'art et la création se posent comme des antidotes, des voies novatrices et acceptables. On pourrait croire que la mort fait échec à la culture et à l'art. Au contraire elle fait surgir la culture comme affirmation de la vie malgré la mort, contre la mort. Et l'une des caractéristiques essentielles de l'homme est d'imaginer, de créer, de se projeter pour s'inventer un but, un rêve, pour se libérer des entraves de son quotidien, sortir de cette angoisse de la mort, tout simplement vivre sans peurs.

Le projet humain et artistique qui est le mien et qui est celui que j'ai défendu au travers de ce mémoire c'est dans un premier temps, la réactualisation de la pensée et du discours critique, voire de la révolution : il est nécessaire de déconstruire les valeurs établies, bouleverser nos habitudes de pensée, renverser nos conceptions de l'homme, pour abattre les fondements de notre culture, il faut aller à l'encontre de répugnances telles que la mort que nous croyons normales et naturelles, il faut constamment critiquer l'idée que nous nous faisons de notre nature. La mort ne signifie par mourir, mais traiter la mort c'est défendre la vie.
Dans un deuxième temps, la matérialisation de ce discours conceptuel et critique passe par deux types de pratiques à la fois autonomes mais complémentaires : l'image/peinture et l'objet/sculpture. Ces deux pratiques sont des phénomènes de la post-modernité, dont le travail d'Ashley Bickerton est pour moi une référence considérable, un point nodal, une paternité remarquable.

En ce qui concerne ma pratique sculpturale, celle-ci traite essentiellement de la question de la mort et de la survie. Mes sculptures sont des remèdes pour conjurer la mort. Elles sont souvent des médiums dont nos corps ont besoin pour affronter un milieu hostile, non colonisé et vierge de présence humaine. Souvent elles prennent la forme de boites qui jouent d'un dilemme entre le contenant et le contenu et emprunte par ailleurs à l'esthétique du matériel de survie.

Par ailleurs, le lieu de la création picturale, chez moi, se trouve dans la conquête de l'espace. La conquête c'est la quête, c'est l'aventure, c'est le projet et donc c'est la vie. A l'instar des grands auteurs de littérature utopique qui ont fait du voyage un thème riche et fascinant, mon travail artistique se propose d'emmener l'homme dans l'espace afin de le faire survivre et de recouvrir la menace imminente de la mort.

Mon désir de faire de la conquête spatiale un thème de prédilection provient certainement de la rencontre avec la peinture du réalisme socialiste russe qui mettait en scène des héros positifs, ouvriers, soldats, sportifs, familles, paysans et surtout cosmonautes, nouveaux bâtisseurs du socialisme.

Outre le héros cosmonaute, le réalisme socialiste m'a intéressé pour son usage d'une peinture régressive et académique où intelligibilité et accessibilité immédiate pour tous étaient les maîtres-mots. Cette peinture lisse et léchée m'a fasciné et était à même de porter mon discours artistique au plus grand nombre. C'est la pratique du message clair, évident, accessible. C'est un réalisme non pas socialiste mais capitaliste au sens de Gérard Richter. Toutefois, loin de faire une peinture idéologique et propagandiste, mon travail use volontiers de la parodie et du détournement, qui sont des pratiques couramment utilisés en art pour dénoncer, critiquer, contester et par cet intermédiaire, faire que la vie surpasse toutes les atrocités et autres aliénations dont subit l'homme au quotidien.

Ainsi la parodie, c'est-à-dire l'imitation burlesque du réel en quelque chose de factice et d'humoristique, est le projet même de la SEBIndustrie. Cette

entreprise inventée de toute pièce est le réceptacle de tout mon propos artistique. Elle s'inscrit désormais au niveau des sphères de l'ingénierie capitaliste et spectaculaire et par ce bief se trouve en un lieu spécifique qui permet de faire entendre mon discours critique et contestataire.